

Une initiative a été prise par « Aktion Sühnezeichen », mouvement allemand de réconciliation interconfessionnel. Elle mérite admiration. Ce sont deux pasteurs protestants, Lothar Kreyssig et Franz von Hammersstein, qui l'ont mise sur pied dès 1958. Il s'agissait de constituer des équipes de jeunes Allemands disposés à renoncer à leur salaire pour participer, un an durant, à des travaux de reconstruction. L'idée de base en est une expression de repentance pour les crimes de leurs compatriotes contre les Juifs et les autres « ennemis » du Grand Reich. Des travaux ont déjà été exécutés, non seulement dans plusieurs pays d'Europe occidentale, mais aussi en Grèce, en Union soviétique et en Israël : par exemple, un centre de jeunesse, des homes pour enfants, pour aveugles, des aménagements agricoles, une synagogue à Villeurbanne (Lyon), une partie de l'église de la Réconciliation, à Taizé. L'un de ces jeunes gens confiait : « Le partage de l'Allemagne vaincue est une des conséquences de notre faute collective. Nous devons obtenir un pardon, afin que plus jamais Caïn ne tue son frère. » Un autre se posait la question du jugement de Dieu, et de la force rédemptrice nécessaire pour transformer l'injustice qui se tapit sournoisement dans les actes humains apparemment les plus consciencieux.

La majorité des membres de cette association n'a pas connu la guerre. Ils n'ont rien eu à voir avec le programme nazi de la « solution finale ». La pénitence de ces jeunes gens est toute de substitution : ils ont pris sur eux les fautes de leurs pères, et leur objectif est la recherche de la réconciliation.

En fait, qui construit pour l'avenir ? Celui qui cherche à enterrer l'histoire en refusant d'admettre aucun lien entre sa conduite présente et sa conduite passée ? Ou bien celui qui se consacre au rachat et à la réparation présente des conséquences du passé ?

L'acte de jugement moral est aussi bien divin qu'humain. La pointe du problème est de savoir si l'aveu que « nos actes de justice ne sont qu'un linge souillé » (Isaïe, 64 : 7) peut aller de pair avec une ouverture à la grâce transformante. Si l'aveu est honnête, la grâce est déjà à l'œuvre, car elle nettoie la conduite de toute trace de malhonnêteté.

La puissance fatale du mal peut être finalement broyée : ce sera par des actes de réparation exécutés à la place d'autrui.

Georges PASSELECQ o.s.b.

Pour une repentance chrétienne

12/1979

R. Hruby

LES RELATIONS ENTRE LE JUDAÏSME ET L'ÉGLISE

Jalons de réflexion théologique

I. La situation actuelle

QUELLES que soient les motivations qui, plus particulièrement depuis la fin de la dernière Guerre mondiale, ont amené différentes Eglises chrétiennes à réviser leur attitude traditionnelle à l'égard du judaïsme et du peuple juif, il est incontestable que de grands progrès ont été réalisés dans ce domaine. Par ailleurs, il serait contre le sens de l'histoire — et de l'Eglise — si presque dix-neuf siècles de tradition théologique anti-juive faisaient place, sans transition, à une position diamétralement opposée. Pour rester crédible dans ses affirmations, l'Eglise doit respecter sa tradition et procéder, là où celle-ci prête le flanc à contestation, à une révision et à des rectifications progressives en fonction de pré-supposés théologiques solides et valables.

Les différentes études, déclarations et « orientations » qui, dans certaines Eglises, ont vu le jour depuis une trentaine d'années ont ceci de commun qu'elles reconnaissent, plus ou moins explicitement, que l'appréciation du phénomène juif qui, jusqu'à une date récente, a prévalu dans la plupart des communautés chrétiennes et dont l'expression concrète a été ce que Jules Isaac a appelé « l'enseignement du mépris », était due, en grande partie, à des circonstances historiques auxquelles, au fur et à mesure, on a attribué une valeur théologique qu'elles n'ont pas et qu'en fonction même des origines chrétiennes et des liens étroits, théologiques aussi bien qu'historiques, qui existent entre le christianisme d'une part et le judaïsme d'autre part, elles ne peuvent pas avoir.

Comme fruit de cette démarche ont vu le jour un ensemble de travaux sur les origines chrétiennes, les circonstances historiques précises qui, très tôt, ont rendu inévitable la différenciation des deux communautés, juive et chrétienne, les événements qui, progressivement, ont contribué à transformer cette différenciation en une séparation de plus en plus accusée, et les traces que cette situation a laissées jusque dans la rédaction des documents néo-testamentaires. Il s'agit, dans cette perspective, de remonter la pente aussi haut que possible afin de démontrer que le durcissement qu'on observe dans l'attitude des auteurs chrétiens à l'égard du judaïsme et des Juifs s'explique en très grande partie par la situation historique concrète laquelle, dans une seconde phase et à la suite de la nette prépondérance, au sein de la communauté chrétienne, de l'élément non juif, a nettement tendance à être présentée, par les auteurs chrétiens, comme un postulat théologique.

Une meilleure compréhension des origines chrétiennes permet de procéder à une relecture des Evangiles et de l'ensemble des écrits néo-testamentaires avec un esprit plus éclairé, grâce auquel on évitera de généraliser indûment et d'interpréter comme des affirmations anti-juives un ensemble de données rédactionnelles qui s'expliquent très bien si l'on tient compte de la situation concrète des communautés chrétiennes où les différents écrits ont été rédigés.

En plus, une telle relecture met en relief le caractère profondément juif de la presque totalité des écrits néo-testamentaires, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant si l'on se souvient que la vie et l'activité publique de Jésus se sont déroulées exclusivement en milieu juif, que dans sa prédication Jésus emploie le style et le genre de l'enseignement traditionnel du judaïsme et que la grande majorité des auteurs des écrits néo-testamentaires étaient eux-mêmes Juifs et donc tributaires, au niveau spirituel et culturel, de leur milieu d'origine.

Lu de cette manière, le Nouveau Testament, au lieu d'accentuer l'opposition avec le milieu juif conformément à l'interprétation chrétienne séculaire, révèle au contraire à chaque page sa profonde dépendance de ce milieu. La conséquence directe en est qu'on se rend compte qu'une vraie compréhension du Nouveau Testament n'est possible que grâce à une bonne connaissance de son milieu d'origine, qui baigne dans la grande tradition du judaïsme.

Certes, l'Eglise, chaque fois que la question se posait avec acuité, et déjà au 2^e siècle en prenant position contre les thèses de Marcion, a affirmé solennellement la valeur de la partie de son patrimoine qu'elle a en commun avec le judaïsme, et qui sont les livres de ce qu'on continue d'appeler « L'Ancien Testament », bien que ce terme durcisse nécessairement trop, pour des raisons linguistiques évidentes, l'opposition entre « Ancien » et « Nouveau », au lieu de souligner la profonde unité qui

existe entre les deux « volets » de la Révélation. Le fait d'avoir ainsi en commun la majeure partie de ce que est le judaïsme et le christianisme considèrent comme la Parole de Dieu fait apparaître tout naturellement, et sans qu'il soit nécessaire de forcer la note, tout ce qui, malgré toutes les séparations et toutes les incompréhensions historiques, continue d'unir profondément les deux communautés.

Cependant — et c'est là un élément presque aussi important — les livres de l'Ancien Testament ne constituent pas le seul lien entre les deux communautés. Le Nouveau Testament, en effet, ne s'enracine pas directement et immédiatement dans l'Ancien mais *dans une tradition d'interprétation de l'Ancien Testament* qui s'est précisée et qui a pris forme dans le judaïsme pendant les siècles qui se situent entre le retour de l'exil babylonien et l'éclosion du christianisme. C'est cette tradition juive avec ses multiples aspects qu'il faut connaître pour comprendre et pour apprécier à sa juste valeur la littérature néo-testamentaire car elle en constitue en très grande partie le véritable substrat aussi bien spirituel que littéraire, indépendamment du fait que le texte original du Nouveau Testament nous soit transmis en grec.

De cette manière s'impose de plus en plus, dans les milieux chrétiens, la nécessité, dans l'intérêt d'une meilleure intelligence des sources même de la foi, d'une connaissance plus approfondie de cette grande tradition juive, dimension presque totalement négligée, jusqu'à un passé récent, dans la formation théologique chrétienne. Pour cette raison, presque tous les documents d'Eglise sur les relations avec le judaïsme qui ont vu le jour durant les dernières années insistent sur la nécessité, voire le caractère impérieux de telles études.

Il serait non seulement trop optimiste mais franchement erroné de prétendre que tout ce que nous venons d'évoquer schématiquement comme éléments majeurs d'un changement d'attitude à l'égard du judaïsme correspond réellement à *une position d'Eglise* dans le sens le plus général et le plus œcuménique du terme. Il s'agit tout au plus de jalons significatifs d'un courant qui semble gagner peu à peu du terrain et qui, il faut l'espérer, va s'avérer irréversible. Si quelques Eglises ont pris nettement et à plusieurs reprises position à cet égard (telles que par exemple l'Eglise réformée de Hollande, l'Eglise catholique romaine, l'Eglise évangélique d'Allemagne, différentes dénominations chrétiennes aux Etats-Unis et d'autres, pour ne nommer que quelques-unes), leurs interventions ne portent pas nécessairement un caractère théologique ni ne présentent des directives de caractère normatif. Il s'agit dans la plupart des cas d'« Orientations » (tel est d'ailleurs le titre du document romain de janvier 1975) et d'éléments soumis à la réflexion des personnes concernées (telle que la « *Handreichung* » de l'Eglise évangélique en Allemagne de 1977). Il existe d'ailleurs des Eglises qui, jusqu'à présent, sont restées

presque totalement en dehors de ce courant, telles que par exemple l'Église orthodoxe dans certains pays où elle est majoritaire, ainsi que des Églises implantées dans les pays du Tiers-Monde.

Un très gros effort a été accompli, dans un grand nombre de pays, depuis une vingtaine d'années, *sur le plan de l'enseignement catéchétique*, en vue de le purifier de tous les lieux communs et de tous les slogans primaires concernant le judaïsme et le peuple juif qui avaient cours presque universellement jusqu'à une date relativement récente. C'est cette présentation qui, pendant de longues générations, a préparé le terrain, dès l'âge le plus tendre, à un antijudaïsme à base religieuse, terrain d'éclosion particulièrement favorable aux diverses tendances d'antisémitisme sécularisé.

Moins touchée par un tel changement d'attitude est jusqu'à présent la prédication chrétienne, où les écarts de fond et de langage restent relativement nombreux. Cela s'explique d'une part par la formation des prédicateurs, tributaires souvent d'un enseignement théologique très fortement marqué par un antijudaïsme séculaire ; d'autre part, la crise des vocations sacerdotales et pastorales y est certes aussi pour quelque chose : trop de prêtres et de pasteurs doivent cumuler tant d'activités qu'il leur est matériellement impossible de toujours bien préparer leurs prédications, de sorte qu'ils peuvent être tentés de céder à une certaine facilité. Or l'opposition traditionnelle entre le judaïsme et le christianisme offre manifestement une prise idéale à des facilités oratoires.

Le domaine peut-être le moins touché par ce changement d'attitude — sans qu'il faille d'ailleurs généraliser indûment — est celui de l'enseignement théologique à proprement parler. Cela se traduit par le fait que certaines facultés de théologie et d'autres institutions similaires restent ou bien de véritables bastions d'antijudaïsme théologique, ou bien adoptent une attitude absolument négative, bien que souvent sournoisement camouflée, lorsqu'il s'agit de s'ouvrir à la tradition juive.

Tous ces phénomènes s'expliquent d'ailleurs parfaitement, les relations entre le judaïsme et la communauté chrétienne constituant un élément qui touche très profondément à la base même de l'existence chrétienne. Ainsi est-il normal qu'il faille passer, dans une première phase, par un changement d'attitude concret à motivations multiples, avant qu'on puisse procéder à un véritable ajustement théologique. Cependant, un tel ajustement doit intervenir nécessairement en même temps et d'une manière concomitante car autrement ces motivations risquent de manquer de clarté et, aussi, de solidité, danger qui, il faut bien le reconnaître, menace d'ailleurs parfois les relations judéo-chrétiennes.

II. Ce qui reste à faire

On se met assez facilement d'accord à reconnaître que la présentation

entièrement négative du judaïsme, qui a nettement prévalu, dans le monde chrétien, pendant presque dix-neuf siècles, est un phénomène regrettable dû, nous venons de le rappeler, à une situation de départ du christianisme qui rendait une telle attitude presque inévitable, à un moment précis de l'histoire, pour que le christianisme n'apparaisse pas simplement comme l'une des multiples tendances qui ont toujours existé au sein du judaïsme, sans d'ailleurs porter préjudice à l'unité de celui-ci. Cette attitude, si compréhensible qu'elle soit dans ses motivations, a cependant porté ombrage à une autre donnée fondamentale aux implications théologiques extrêmement importantes, à savoir que le christianisme, au niveau de la Révélation et du plan de Dieu que celle-ci dévoile, ne peut pas, sans trahir ses propres fondements, constituer *une nouvelle religion* mais ne peut être que le judaïsme authentiquement accompli et non aboli en et par Jésus-Christ. L'apôtre Paul le rappelle clairement quand il parle, par rapport à la communauté chrétienne, de « la racine qui te porte » (Rom 11 : 18), racine qui, de toute évidence, est la même Révélation divine comme base d'abord du judaïsme, puis du christianisme.

En vertu de cette donnée fondamentale du point de vue de l'existence même de la communauté chrétienne et de sa base, il constitue incontestablement l'une des anomalies majeures inhérentes à l'évolution intervenue au sein du christianisme que celui-ci apparaisse presque dans tous les domaines : théologique, liturgique, institutionnel, comme quelque chose de radicalement « autre » par rapport au judaïsme, au point que la continuité se trouve masquée par trop d'éléments différents pour être immédiatement et directement perceptible. Au cours de son évolution, le christianisme est devenu effectivement une « autre religion » et son expression théologique a toujours puissamment accentué cet aspect de peur de « judaïser », sans qu'on se soit rendu compte que cette évolution éloignait la communauté chrétienne de plus en plus de ses racines et de son inspiration première.

Cependant, ce qui a fait vraiment difficulté pour la communauté chrétienne n'était pas la reconnaissance de son enracinement dans une tradition qui est celle du judaïsme, ni le fait que dans ce domaine, quelles que soient les barrières historiques, il y a nécessairement continuité. Dès le début, c'est-à-dire du moment où la communauté chrétienne s'est définitivement différenciée de la communauté juive et s'est dotée de structures propres, la difficulté était d'expliquer que, contrairement à ce qui, dans une interprétation trop linéaire — et partant trop simpliste — semble se dévoiler dans les écrits du Nouveau Testament, le peuple juif ait continué sa voie propre en même temps que la communauté chrétienne, se déclarant non concerné par les prétentions théologiques de celle-ci. Or ce peuple juif, en fonction de toute une préparation providentielle, apparais-

sait comme prédestiné à ratifier l'accomplissement de la voie juive intervenu par Jésus et à être le protagoniste de la voie chrétienne tandis qu'en réalité, il s'est montré dans sa grande majorité réfractaire à la prédication chrétienne et l'a rejetée comme étant incompatible avec son enseignement de toujours.

Malgré tous les changements intervenus depuis une trentaine d'années dans la manière d'envisager l'existence juive du côté chrétien, cette difficulté, fondamentalement, subsiste. Car même en jugeant positivement le judaïsme et sa démarche spirituelle — ce qui, du côté chrétien, n'est que justice, le judaïsme étant basé entièrement sur des éléments se situant dans le prolongement d'une révélation divine authentique — on n'a pas encore répondu, du côté chrétien, à la question de savoir quelle est, au niveau de l'existence chrétienne, la signification profonde de la démarche juive et donc sa nécessité. Pour le dire en d'autres termes : le véritable enjeu n'est pas tant l'appréciation du phénomène juif à la lumière de la révélation chrétienne, si indispensable que soit un revirement total sur ce plan, que la reconnaissance de l'existence et de la démarche juives actuelles comme une nécessité théologique au niveau même du plan de Dieu et de son perfectionnement dans le temps. Tant que la théologie chrétienne n'aura pas répondu d'une manière claire et nette à cette question capitale, les relations judéo-chrétiennes resteront fatalement à la surface et manqueront d'une dimension en profondeur indispensable.

Il faut reconnaître qu'une telle démarche rend indispensable un revirement complet par rapport à une vision théologique chrétienne « totalitaire » qui éprouve de grandes difficultés à reconnaître que, pour être vraiment conforme à une inspiration biblique telle qu'elle se dégage d'une lecture des textes et qui n'est pas une lecture en fonction d'un pré-supposé théologique, il faut rompre résolument avec des formules trop simplistes grâce auxquelles on voulait tout expliquer, y compris ce qui, dans la Révélation, reste un mystère de Dieu. Apparemment, en reconnaissant non seulement la pleine légitimité de la voie juive mais aussi sa nécessité au niveau du plan de Dieu non seulement pendant la longue période de l'histoire humaine où elle coïncidait avec le plan du salut mais présentement et actuellement, on admet deux voies de salut parallèles tandis que la vision chrétienne ne peut précisément admettre qu'une seule et unique voie, celle ouverte par le Christ.

Eléments théologiques fournis par l'apôtre Paul

La question qui se pose à ce niveau et qu'il faudra précisément approfondir est de savoir si, en fonction des liens intimes qui existent entre le judaïsme et le christianisme, il y a effectivement lieu de parler de deux

voies ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une seule et unique voie au niveau de laquelle la dimension juive constitue un élément indispensable pour éviter précisément qu'au cours de son évolution à travers les âges, elle ne s'éloigne pas trop, en fonction d'un ensemble d'apports qui s'y ajoutent nécessairement, de son inspiration primitive et donc de cette « racine » dont parle Paul.

Il est certain qu'à la lumière d'une première lecture des textes néotestamentaires, et sans tenir compte de ce que certaines formulations qui y sont contenues reflètent beaucoup plus la situation spirituelle difficile de la jeune communauté chrétienne par rapport à la communauté juive dont elle est issue que des affirmations théologiques à proprement parler, le fait que dans sa grande majorité la communauté juive soit restée réfractaire à la prédication de l'Évangile apparaît comme un drame spirituel et comme un élément allant apparemment à l'encontre de la volonté de Dieu. Pourtant, une vision totalement différente se dégage des chapitres IX à XI de l'Épître aux Romains. Il faut d'ailleurs également tenir compte de ce que l'apôtre, en rédigeant ces chapitres, était peut-être encore partiellement tributaire d'une attente presque immédiate de la Parousie, ce qui lui permettait de traiter certains aspects par voie de raccourci.

D'une part, Paul insiste sur le fait qu'il serait absolument erroné de juger la question d'Israël à la lumière de critères humains ; elle constitue un mystère du plan de Dieu (11 : 25) et l'« endurcissement » d'Israël sur lequel la théologie chrétienne traditionnelle a tant insisté pendant des siècles est voulu par Dieu comme un élément d'émulation pour les païens : « Ennemis, il est vrai, par rapport à l'Évangile, à cause de vous... » (ib. 28). Cependant, ce mystère de la sagesse divine ne porte pas atteinte à la situation privilégiée d'Israël dans le plan de Dieu : « Ils sont, selon l'élection, chéris à cause des pères, car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance » (ib. 28, 29). Cette situation unique du peuple juif, Paul la rappelle aussi dans 9 : 4 : « Ils sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et aussi les patriarches, et de qui le Christ est issu selon la chair... »

L'antagonisme d'Israël par rapport à l'Évangile s'inscrit de cette manière dans une pédagogie divine établissant un certain équilibre entre les temps avant l'avènement du Christ et la période de la prédication évangélique (ib. 30-32) :

« Que conclure ? Que des païens qui ne poursuivaient pas de justice ont atteint une justice, la justice de la foi, tandis qu'Israël, qui poursuivait une loi de justice, n'a pas atteint la loi. Pourquoi ? Parce qu'au lieu de recourir à la foi ils comptaient sur les œuvres. Ils ont buté contre la pierre d'achoppement... »

Cette situation apparemment paradoxale mais néanmoins profondément nécessaire pour la progression du plan de Dieu se prolongera à travers les temps, « jusqu'à ce que soit entrée la totalité des païens » (ib. 11 : 25). C'est seulement alors « que tout Israël sera sauvé » (ib.) et que la parfaite unité sans faille sera établie au sein de l'unique peuple de Dieu.

Pour couper court à toute interprétation erronée et abusive de la situation d'Israël par rapport à l'Eglise, Paul donne comme un résumé de ses propres explications (ib. 11-15) :

« Je demande donc : serait-ce pour une vraie chute qu'ils ont bronché ? Certes non ! Mais leur faux pas a procuré le salut aux païens, afin que leur propre jalousie en fût excitée. Et si leur faux pas a fait la richesse du monde et leur amoindrissement la richesse des païens, que ne fera pas leur totalité ! Or je le dis à vous, païens, je suis bien l'apôtre des païens et j'honore mon ministère, mais c'est avec l'espoir d'exciter la jalousie de ceux de mon sang et d'en sauver quelques-uns. Car si leur mise à l'écart fut une réconciliation pour le monde, que sera leur admission, sinon une résurrection d'entre les morts ? »

Il s'agit là certes d'éléments bien connus et dûment mis en relief chaque fois qu'on tente de donner une impulsion nouvelle, positive aux relations entre Israël et la communauté chrétienne. Il est cependant significatif que, pendant de longs siècles, l'Eglise a développé une théologie d'Israël qui ne tenait pratiquement aucun compte de ces éléments.

Il s'ensuit, pour le dire une fois de plus, que si la situation d'Israël par rapport à l'Evangile se présente comme un drame spirituel, aspect qu'il ne s'agit pas de nier et qui est d'ailleurs très fortement mis en relief par le même Paul (cf. par ex. ib. 10 : 1-4), c'est néanmoins un drame nécessaire au niveau même du plan de Dieu (l'apôtre dit d'ailleurs, ib. 11 : 7, qu'ils « ont été endurcis »), de sorte qu'il faut interpréter positivement cette démarche d'Israël comme voulue par la sagesse mystérieuse de Dieu et s'interroger sur son sens chrétien. C'est là le travail théologique indispensable qu'il y a lieu d'entreprendre de toute urgence pour que les relations entre l'Eglise et le peuple juif puissent, après une phase préliminaire de « dégel », se développer conformément à leur vraie dimension spirituelle.

III. Tentatives récentes allant dans le sens d'un renouveau théologique

Parmi les travaux les plus récents allant dans le sens d'un approfondissement théologique des relations entre le peuple juif et l'Eglise, on peut en mentionner plus particulièrement deux qui nous semblent dignes d'intérêt. Il s'agit d'une part du Document de travail publié au mois de mai de cette année par le Cercle de dialogue « Juifs et Chrétiens » du Comité

central des catholiques allemands (1) et, d'autre part, du livre du théologien allemand Franz Mussner, « *Traktat über die Juden* » (2).

Dans ce livre, Mussner insiste d'abord sur le caractère d'Israël comme peuple élu tel qu'il ressort clairement et de l'Ancien et du Nouveau Testament. De cette manière, il démontre l'aspect foncièrement caduc de toutes les thèses théologiques qui voudraient présenter l'Eglise comme « le seul vrai Israël de Dieu » et qui déclarent le peuple juif déchu de son héritage spirituel.

Contrairement à la presque totalité des documents publiés jusqu'à présent du côté catholique, l'auteur n'hésite pas à mettre l'accent sur les liens absolument uniques qui existent entre le peuple juif et le pays de ses ancêtres, lien confirmé dans le Nouveau Testament par la triple mention des promesses bibliques à cet égard (Ac 7 : 3 ; He 11 : 9s. ; Mt 5 : 5), de sorte qu'il peut constater : « L'existence de l'Etat d'Israël évoque tous les jours, au niveau de la conscience du monde et de l'Eglise, que le Juif existe et que Dieu ne l'a pas "congédié" en ce qui concerne sa direction. En tout état de cause, l'Etat d'Israël constitue à cet égard un signe qu'on ne peut pas ne pas apercevoir. »

Traitant ensuite de l'aspect très actuel de l'Alliance de Dieu avec Israël, l'auteur, adoptant le point de vue juif de la joie de la Torah, montre à quel point les vieux slogans et reproches chrétiens faits au judaïsme d'être une « religion de la loi » et une recherche de la « justification par les œuvres » manquent de bien-fondé. Au contraire : l'obéissance à la Torah doit être comprise comme un précepte divin de sanctifier la vie de tous les jours, précepte dont Jésus a explicitement reconnu la validité.

Partant de l'image paulinienne de l'olivier, qui fait envisager le salut également à l'Israël qui poursuit sa voie propre après l'avènement du Christ, Mussner arrive à la conclusion suivante : « Si cet olivier (Israël) grâce à sa racine porte l'Eglise, celle-ci continue de vivre d'Israël et ne peut pas s'en passer si elle ne veut pas se "faner". En oubliant Israël, elle se couperait elle-même de sa racine. Pour cette raison Karl Barth a fait remarquer à juste titre qu'il ne peut pas y avoir de vrai œcuménisme sans qu'Israël en fasse partie. »

C'est en fonction de ces préliminaires que Mussner peut aborder le problème central, qui est de savoir si, même après le Christ, Israël a encore une fonction positive dans le plan de salut. La réponse est sans ambages « oui ». Mussner souligne dans ce contexte que le Juif continue d'être en

(1) *Theologische Schwerpunkte des jüdisch-christlichen Gesprächs*. Arbeitspapier des Gesprächskreises « Juden und Christen » des Zentralkomitees der Deutschen Katholiken. Bonn-Bad Godesberg, mai 1979. La traduction de ce texte, particulièrement important, sera publiée dans une prochaine livraison de SENS.

(2) Franz Mussner, *Traktat über die Juden* (Traité concernant les Juifs). Editions Kösel, Munich, 1979.

permanence le témoin de Dieu dans le monde et, en tant que tel, la seule preuve de l'existence de Dieu reconnue par Karl Barth. Il est en permanence le témoin du caractère concret de l'histoire du salut et du Dieu caché dont les voies restent mystérieuses. C'est le Juif qui ne permet pas que l'idée messianique se perde dans le monde, qui entretient l'espoir de voir surgir un monde meilleur, qui reste, au niveau de l'histoire du monde, le témoin de ce que la volonté de Dieu n'est pas accomplie encore, s'opposant ainsi à la déclaration emphatique du christianisme que le temps, la vérité et les jugements portent désormais un caractère définitif. C'est par le judaïsme que l'histoire de l'humanité est devenue une histoire sainte. Et Mussner de conclure : « Aussi après le Christ, Israël a une fonction de salut importante et universelle dans le monde. Le chrétien a besoin du Juif... Le Juif aide le chrétien à ne pas perdre son identité car Israël reste la racine de l'Eglise. »

Puis Mussner procède à une énumération détaillée de l'héritage de foi d'Israël, sans lequel on ne peut concevoir aucune Eglise : le monothéisme, l'idée de création, le concept de l'homme créé à l'image de Dieu, la connaissance de Dieu, l'amour du prochain, le principe de pénitence, l'Alliance divine, l'idée messianique, la découverte de l'avenir, la critique prophétique de l'injustice, le désir de voir émerger un monde plus juste, la conscience, le Décalogue, l'expiation, le Sabbat et la croyance en la résurrection. Tous ces éléments authentiquement juifs du christianisme rappellent cette autre parole de Karl Barth : « L'Eglise, qui doit tout aux Juifs, est restée jusqu'à présent sur toute la ligne leur débiteur. »

Sous le titre « Le Juif Jésus » Mussner démontre la redécouverte progressive de la judéité de Jésus dans la théologie chrétienne et souligne les conséquences inévitables qu'il faudra en tirer, même si ces conséquences vont à l'encontre de positions traditionnelles comme celles d'après lesquelles Jésus aurait « fait éclater », « surmonté » ou « aboli » le judaïsme.

Mussner appelle « réparation théologique » son essai de réhabiliter les pharisiens par des arguments historiques objectifs et de répondre de telle sorte à la question concernant la responsabilité du peuple juif dans la mort de Jésus qu'on peut espérer que cela marque vraiment la fin de la légende pseudo-théologique du « déicide ».

Son souci de redresser ainsi la situation n'empêche nullement Mussner de souligner dûment toutes les différences qui existent entre le judaïsme et le christianisme. Cependant, il constate : « A côté de ce qui sépare et différencie (les deux), il existe un élément commun majeur, qui est l'espérance d'une rédemption définitive et du rétablissement final d'un monde meilleur... Les oracles des prophètes, en effet, n'ont été accomplis que partiellement dans Jésus de Nazareth, et il en reste un excédent notable... que le Juif ne cesse de souligner en faisant remarquer que Jésus ne sem-

ble pas avoir accompli les promesses concernant les temps messianiques... car le monde continue toujours de marcher de travers, ce que personne ne peut contester. »

C'est l'application concrète des jalons tracés par Mussner qui est susceptible de donner une nouvelle impulsion à la recherche théologique dans le but de doter enfin l'Eglise d'une théologie d'Israël conforme à l'authentique Révélation de Dieu et purifiée dûment de toutes les scories d'un long passé.

Abbé Kurt HRUBY.